

La fin de l'errance

E. Bertil

Volume 28, numéro 1 (163), février 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertil, E. (1986). La fin de l'errance. *Liberté*, 28(1), 111–114.

XXVI

LA FIN DE L'ERRANCE

*Pour la vertu, il est peu de joies
qui ne comportent une part de chagrin.*

À dix heures tapantes, une interminable décapotable noire, conduite par un chauffeur ganté portant la casquette appropriée, se parqua solennellement devant le domicile des Goulet. Sur la banquette arrière, deux hommes souriaient à la vie tout en conversant nonchalamment, sans se soucier des curieux qui commençaient à s'assembler sur le trottoir et les pelouses avoisinantes.

Le plus jeune des deux avait une silhouette plutôt malingre. Il était barbu et portait une chemise mauve largement ouverte sur une poitrine velue, un bracelet rutilant au poignet droit et des verres fumés. Son compagnon était en complet beige et cravaté. Un attaché-case en serpent reposait sur ses genoux. Il possédait, malgré son âge, une carrure athlétique et une grande prestance.

À la fenêtre du salon, les orphelins, tout en avalant en vitesse les rôties au miel que Mado leur avait préparées, n'en croyaient pas leurs yeux. Julien, surtout, trépignait. Il n'en revenait pas de l'immensité de la voiture, de la tête du chauffeur et des deux petits drapeaux fleurdelisés plantés au-dessus des phares.

Quant à Sophie, elle aussi, certes, éprouvait de l'excitation, se sentant comme transportée tout à coup dans une tout autre vie. Mais, plus posée que son frère, elle refusait de s'abandonner totalement à l'euphorie, se disant qu'il valait mieux attendre avant de porter un jugement définitif, que pierre qui roule n'amasse pas mousse et que tout ce qui brille n'est pas or. De plus, comme elle avait beaucoup songé au caporal Goulet pendant la nuit, une certaine inquiétude, mêlée de ce que, dans son inexpérience des choses



Les orphelins n'en croyaient pas leurs yeux.

du cœur, elle ne pouvait pas encore nommer du dépit, lui faisait un petit pincement intérieur qui la retenait de partager pleinement l'exaltation de Julien.

— Allez! Vite! Il faut pas faire attendre du monde aussi important!

Disant cela, Mado ouvrait la porte et poussait devant elle les deux orphelins.

Aussitôt, de la masse des badauds qui emplissait maintenant toute la rue et qu'un cordon de policiers municipaux dépêchés sur les lieux essayait tant bien que mal de contenir, un cri unanime s'échappa:

— Les voilà! Les voilà! Vivent Sophie et Julien! Vivent les orphelins! Vive le Manitoba!

Le facteur, posté au premier rang, son gros sac posé par terre à ses pieds, et deux employés de la ville de Sainte-Foy qui avaient eu le courage de prolonger leur pause-café pour se joindre à la manifestation, entonnèrent alors d'une voix pleine d'émotion le chant bien connu, aussitôt repris par la foule:

Mon cher Julien, c'est à ton tour

De te laisser parler d'amour!

Ma chère Sophie...

Dans les deux poitrines orphelines, les petits cœurs battaient à se rompre. Sophie, rouge de timidité et de bonheur, prit la main de son frère, non moins rouge, et tous deux, comme des mariés tremblants, descendirent les marches du perron et s'avancèrent dans l'étroite allée de pavé uni conduisant au trottoir.

Déjà, le chauffeur, casquette à la main, tenait la portière ouverte, et l'homme à la carrure athlétique malgré son âge s'était levé bien droit pour accueillir les héros du jour. Julien fut le premier à monter dans la voiture. Ne pouvant résister à l'ivresse que tant de cérémonial lui inspirait, il fit des deux mains un grand geste à l'intention de la foule. Les vivats redoublèrent.

Plus discrète, Sophie osait à peine lever les yeux. Juste au moment de gravir à son tour le marche-pied de la décapotable, elle eut un mouvement de frayeur soudaine. « Mon Dieu, se dit-elle, qu'est-ce qui nous arrive? » Elle se tourna alors vers Mado, qui était restée dans l'embrasement de la porte et serrait fort ses deux bras contre sa poitrine, et lui adressa un long regard pathétique où se lisaient à la fois tous les sentiments qui, en cet instant, se bousculaient en elle: l'incrédulité, la joie, certes, mais aussi une sorte de détresse, et une gratitude infinie, et surtout ce message de sympathie que seules

les femmes entre elles savent échanger avec autant d'intensité et que Mado, en ce même instant, perçut distinctement. Ce message disait: «Ne t'en fais pas, il reviendra ton Réal...»

— Bienvenue à bord! commença l'homme à la carrure athlétique malgré son âge. Je suis Jérôme Choquette, le maire de la ville d'Outremont. Au nom de mes contribuables et de moi-même, chère Sophie, cher Julien, je vous salue. C'est un jour grandiose. Votre errance et vos soucis sont maintenant choses du passé. À partir de cet instant, nous nous chargeons collectivement et personnellement de vous. Tout en sachant que jamais nos soins ne vaudront ceux de votre grand-mère chérie, nous vous disons: vous n'êtes plus orphelins, cher Julien, chère Sophie, vous êtes dorénavant les enfants de notre communauté. Bienvenue parmi nous!

L'orateur se pencha alors et posa un baiser sur le front de Julien, un baiser sur le front de Sophie, puis, arborant un large sourire, se tourna vers la foule qui laissa partir une nouvelle salve d'applaudissements:

— Vivent Sophie et Julien! Vive Jérôme Choquette! Vive le Québec!

Sur un signe du compagnon de M^r Choquette, les policiers dégagèrent la voie et la décapotable se mit lentement en marche au milieu des cris de joie. De toutes parts, des mains tendues tentaient de s'agripper, de toucher les ex-orphelins, de leur tapoter l'épaule. Il fallut un bon quart d'heure pour que la voiture atteigne le coin de la rue et puisse s'engager dans le boulevard Laurier en direction de Montréal.